



Un souffle latino-américain sur Miami

La Foire Art Basel est marquée par une forte présence d'artistes brésiliens, cubains ou péruviens

Art

Miami

La planète art a définitivement tourné sur son axe, et la Foire Art Basel Miami confirme une fois encore l'accélération de cette mondialisation. « Ici, c'est très local, on rencontre surtout des collectionneurs d'Amérique du Nord et du Sud et des Européens, alors que la Foire de Hongkong est beaucoup plus internationale », glisse, comme une évidence, une jeune galeriste chinoise, participant pour la première fois au grand raout de l'art contemporain ouvert jeudi 5 décembre et qui ferme ses portes dimanche 8 décembre.

Local ? Tout est relatif... Local, vraiment, ce rejeton de la grand-messe de Bâle ? Une Foire où, parmi 250 exposants, une galerie de Buenos Aires promeut un artiste thaïlandais, où Séoul côtoie San Paulo, où le marché participe de la réécriture d'une histoire de l'art dont l'Occident a si longtemps été l'unique auteur ?

Miami l'hispanophone oblige, c'est essentiellement l'Amérique latine qui profite de ce rééquilibrage du regard. « A ses débuts il y a onze ans, cette Foire était très anglo-saxonne, et nous avions peu de succès avec nos artistes latinos, rappelle la galerie Guillermo de Osmá, madrilène. Mais les collectionneurs d'Amérique latine ont pris du pouvoir, et défendu leurs artistes, que maintenant même les Européens considèrent. »

Sur son stand, le graphisme « seventies » du Brésilien Luis Serpa joue à égalité avec un collage du dada Kurt Schwitters. Grands voyageurs, les artistes d'Amérique du Sud ont grandement participé à l'histoire de la modernité, comme le rappellent ici le Cubain Wilfredo Lam ou Joaquín Torres-García, qui joua dans le New York d'avant-guerre un rôle essentiel. Une autre preuve ? Tout juste ouvert dans un bâtiment parfait d'Herzog et de Meuron, le Perez Art Museum en offre des floppées. Autrefois appelée Miami Art Museum, cette institution publique a été rebaptisée du nom de son plus grand donateur, Jorge M. Pérez, Cubain de Miami qui lui a offert 40 millions de dollars. On entend bien y rappeler les vertus du métissage : si l'instal-



Un stand d'Art Basel à Miami, le jour de l'ouverture, le 5 décembre. JOE RAEDLE/GETTY IMAGES/AFP

lation dans l'accueil de Hew Locke évoque les milliers de bateaux des réfugiés ayant fui le castrisme, l'exposition principale, « Americana », est dévolue aux racines méridionales de l'art américain. Le cartel de l'« Hommage au carré » de Josef Albers rappelle l'influence des pyramides aztèques sur ce symbole de l'abstraction américaine. Version gag, c'est une icône yankee, le fiston du dessin animé des Simpson, qui se voit transformé en sculpture maya.

La Foire n'échappe pas à ces hybridations. Quitte à taquiner les gringos. venu du Pérou, pays qui excite de plus en plus les appétits et que considèrent désormais attentivement le MoMA de New York et la Tate de Londres, l'artiste José Carlos Martinat a imaginé une mise en scène sarcastique pour le stand de la galerie Revolver (Lima) : de deux palmiers tombent des dépêches évoquant les liens conflictuels entretenus par les Etats-Unis avec Cuba et Porto Rico.

Au-delà du politique, les allées de la Foire voient renaître des dialogues esthétiques oubliés, comme celui qui existe « entre l'abstraction italienne et le cinétisme d'Amérique du Sud », souligné par la galerie Tornabuoni. Son stand immaculé, consacré au monochrome

blanc italien et articulé autour de Lucio Fontana, a conquis notamment des Brésiliens, « très attirés par ce minimalisme, précise la responsable de la galerie. Art Basel Miami n'est pas aussi ludique qu'on le croit ! »

Irait-on jusqu'à dire que la Foire, née dans une folie bling-bling et réputée pour ses fêtes,

De deux palmiers tombent des dépêches évoquant les liens conflictuels entretenus par les Etats-Unis avec Cuba et Porto-Rico

s'est calmée sous l'influence de cette abstraction rigoureuse qui caractérise l'art moderne latino ? Ce serait exagéré. Mais la frénésie a disparu. Un facteur plus rationnel l'explique : le nouvel accord passé entre Art Basel et les grandes maisons de ventes aux enchères, qui s'engageant à ce que leurs commerciaux ne viennent plus importuner les affaires sur les stands. « Ils disaient aux collectionneurs que leur Warhol en vente la semaine sui-

vante était bien plus beau, que telle toile était trop chère, bref ils jetaient le doute, résume Marc Spiegler, directeur de la Foire. Les maisons de ventes ont signé très facilement, car elles ne pouvaient dire publiquement : "Merci d'avoir érigé ce marché, maintenant nous allons tout détruire." » Les affaires se font donc dans le calme ; les allées ont perdu en glamour inutile et gagné en harmonie.

Les œuvres les moins spectaculaires ont désormais toute leur place, comme les pièces de Dove Allouche présentées par le Parisien Denis Gaudel : des photographies de la Lune effectuées à l'huile de lavande sur plaque d'argent, selon une technique inventée par Niépce. Même les stands qui imaginent de spectaculaires mises en scène jouent la quiétude : le salon des Berlinoises de Neugerriemschneider invite au repos, avec rideaux et canapés sous lampes de Jorge Pardo ; quant au show orchestré par l'artiste John Armleder chez Massimo di Carlo, sur papiers peints figurant des chats jaunes et de pulpeux baisers, il est presque élégant. Mais que les amateurs de kitsch, gonflette et paillettes se rassurent : les rues de Miami ont encore tout pour les combler. ■

EMMANUELLE LEQUEUX